

Le poème... comme une orange

José Acquelin, *L'orange vide*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 176 p.

Fernand Durepos, *J'ai laissé au diable tes yeux en pourboire*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 72 p.

Émile Martel, *Le chambreur de l'auberge et Les 73 jours du voyageur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 68 p.

Jacques Paquin

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37621ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1999). Compte rendu de [Le poème... comme une orange / José Acquelin, *L'orange vide*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 176 p. / Fernand Durepos, *J'ai laissé au diable tes yeux en pourboire*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 72 p. / Émile Martel, *Le chambreur de l'auberge et Les 73 jours du voyageur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 68 p.] *Lettres québécoises*, (94), 41–42.

José Acquelin, *L'orange vide*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 176 p. 19,95 \$.

Fernand Durepos, *J'ai laissé au diable tes yeux en pourboire*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 72 p. 14,95 \$.

Émile Martel, *Le chambreur de l'auberge* et *Les 73 jours du voyageur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 68 p. 10 \$.

Le poème... comme une orange

Deux proses, l'une réflexive, l'autre de fiction ;
et un recueil de vers, rebelle.



POÉSIE
Jacques Paquin

FAISONS UNE EXPÉRIENCE. Remettons une orange à chacun des poètes. José Acquelin décèlera le vide dans le fruit ; Fernand Durepos la pressera très fort comme un plaisir clandestin, Émile Martel y lira toute une topographie.

Le journal du poète

José Acquelin, qui publiait il y a quelques années *L'oiseau respirable* (1995), nous livre, chez la jeune maison d'édition Les Intouchables, un livre d'aphorismes et de sentences d'une inspiration tout orientale. Ces

« pelures d'un journal » forment la matière d'une écriture qui trouve son équilibre dans la philosophie taoïste qui place le monde entre ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Ce journal poétique se présente en diverses sections qui étalent la notation des impressions et des pensées de 1974 à 1997. Toutefois, les réflexions du poète peuvent parfois s'étendre sur de longs paragraphes sans que l'esprit de cette pensée miniaturisée, ou si l'on veut, portative, soit remise en question.

Certains textes, comme les intitulés des sections, se jouent des références littéraires : « Journal d'un flou », « La Mort est ailleurs », ou encore, toujours inspiré par Kundera, « L'insoutenable transparence de notre ignorance » (p. 72.). Le propos, s'il fait réfléchir, fait toujours sourire ; il s'y déploie une esthétique de la légèreté et du paradoxe. Ce genre d'écrit n'impose pas la lecture chronologique, ce serait contraire à l'effet recherché ; il invite plutôt à musarder en laissant le lecteur libre de recueillir, selon son humeur, un trait de pensée que sa brièveté rend plus lumineuse ou encore une philosophie qui fait l'éloge du fuyant. Comme c'est souvent le cas, tout n'est pas égal. On trouve des haïkus en prose très réussis : « Le ciel est beau, l'enfer est calme. Un corbeau se pose au milieu d'un parc, il tient la terre entière dans ses serres. Une goutte de pluie. » (p. 46) Les haïkus côtoient cependant des réflexions encore empêtrées par un surcroît de rationalisation : « Un être voit qu'il vit quand il voit la mort le regarder vivre. » (p. 15)

Ce journal primesautier qui nous donne une autre porte d'entrée livre toutefois très peu du poète lui-même. En donnant à son « herbier » si peu de place au moi, ce recueil verse, à mon humble avis, davantage dans la philosophie que dans l'expression de soi. Mais peut-être est-ce céder à une illusion tout occidentale qui ne croit pas que l'orange

puisse être vide à l'intérieur ? Mais peu importe, la lecture de la poésie de José Acquelin vaut le détour de ce journal où se lit le sourire de la pensée.

Le démon de la poésie

Il peut être étonnant de constater que Acquelin fait partie des dédicataires du recueil de Fernand Durepos. Lui qui a publié jusqu'à maintenant aux Écrits des Forges s'est laissé tenter par l'air de jeunesse et de marginalité sur laquelle semble jouer la maison d'édition Les Intouchables. Peut-être y a-t-il là l'un des rares lieux propices à identifier les tonalités nouvelles de la jeune poésie au Québec (nonobstant le fait que le mot « jeune », dans ce cas, n'est pas forcément lié à la génération des poètes qui y publient). Les titres antérieurs de Durepos nous préviennent du ton de ce recueil-ci : « Mémoires d'un tueur de temps », « Tatouages pour toi », « De par les rues bohémiennes ».

L'écriture s'inscrit d'emblée dans le romantisme de la poésie beat, ou rock (ou quoi ?...) où le poète qu'on imagine, comme sur la quatrième de couverture, en blouson de cuir, déambule ; dans les quartiers les plus chauds de la ville, il est en butte aux drames qui s'y jouent et à la violence qui couve. Le bordel, le crack, la rame de métro, les « rollerblades de la dernière chance » (p. 18), le lexique anglais, les mots crus composent une poésie crépusculaire qui multiplie les états d'urgence. On n'est donc pas surpris que l'un des poèmes soit dédié à Lucien Franceur, entre autres. Le poème « Killer » en donne une bonne idée :

*des jours comme ça
seul au parler de sa tête
où dans des nuits de même
le désir bésite
entre voler une fille de Hell's
ou graisser le cul d'un ange
[...]* (p. 47)

Le réalisme brutal, la virilité constamment affichée de la manière la plus élémentaire (le poète aime bien répéter qu'il « bande »), s'ils peuvent donner le change à certains, demeurent tout de même relativement



Fernand
Durepos



limités et ne nous amènent que rarement ailleurs. Y fait exception, à travers plusieurs poèmes d'amour et de baise, « Dès les premiers bravos des étoiles », poème qui développe un lyrisme qui rappelle Gérard Godin, mais qui ne représente pas, dans ce recueil, du moins, la manière véritable de Durepos. Chez lui, le premier degré de l'écriture tient de lieu de poésie.

Le poète de l'auberge

Émile Martel nous revient avec une autre fable poétique, qui raconte, cette fois, l'histoire d'un itinérant qui, se délestant des attachements trop lourdement matériels, traverse un pays imaginaire avec, en main, « la petite sculpture de Lucy Tasseor » (p. 10). Grâce à ce petit objet d'art qu'il acceptera de mettre dans la main de ceux qui l'accueillent, et qui justement le dispense qu'on l'appelle « mendiant » puisque le narrateur donnera toujours quelque chose, il pourra manger et se loger. Le pays qu'il arpente est « un pays improbable, placé sur les cartes à la rencontre de toutes les géographies » (p. 12).

L'auberge ne sera pas placée n'importe où, elle se trouvera elle aussi à la croisée des routes, au centre du continent, et la chambre sera le lieu de l'écriture. Cette écriture se tracera, comme par magie, sans l'intermédiaire d'un scripteur ; ce sont les déambulations du touriste à travers la géographie des lieux que traduiront les carnets posés sur sa table de travail. Un peu plus et nous débouchons sur le fantastique ou le féerique. Mais Martel prend bien soin de sanctionner l'un ou l'autre genre. Malgré l'enseigne narrative du recueil, c'est bien à la poésie que nous convie ce voyageur : « Je suis ainsi le lecteur des vestiges, le pas-

sager des choses immobiles et mortes, le promeneur des silences. » (p. 22)

Il va emprunter tour à tour les trois routes qui s'offrent à lui, dont le chemin des Imbézhile (facilement déchiffrable !). À mesure que le récit poétique progresse, on se rend compte à quel point les lieux décrits prennent une valeur symbolique : « Mon auberge a des fenêtres et elle est le centre d'un univers dont elle assume les contradictions et témoigne des harmonies. » (p. 48) C'est tout autant à un récit fabuleux qu'à une conception de l'art que nous invite Émile Martel, qui consiste à lever toutes les références extérieures au texte et à se créer un univers presque autosuffisant. N'est-ce pas l'une des utopies les plus fortement ancrées de l'artiste, la création *ex nihilo* ? « Les 73 jours du voyageur » constituent un supplément au recueil : 73 jours pour 73 phrases brèves, sur une colonne, colligées par le narrateur qui les inscrit, en trichant, dans un petit carnet. Émile Martel a une manière unique, déconcertante mais séduisante de nous donner des leçons de géographie imaginaire. La dernière phrase, la voici : « Toute la journée que des orangers que des orangers. » (p. 64) Voilà qui plairait à José Acquelin. 



Émile Martel

Le Nordir

STEFAN PSENAK prix Trillium 1998



Du chaos et de l'ordre des choses
récit poétique, 64 p., 12 \$

Le Nordir remercie le ministère des Affaires civiles,
de la culture et des loisirs de l'Ontario

Commande téléphonique : (819) 243-1253 • Courriel : lenordir@sympatico.ca